

La fin de la Shoah et de l'univers concentrationnaire. Survivre, Témoigner, Juger, 1944-1948

Ce thème correspond à mes travaux de recherche depuis une quarantaine d'années.

D'abord la question de la fin du système concentrationnaire nazi et de la Shoah, c'est-à-dire les mois qui vont de la fin de l'été 1944, quand l'Armée rouge, l'armée de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, avance vers l'ouest et découvre un certain nombre de lieux comme Maïdanek, Treblinka et le 27 janvier 1945 Auschwitz, alors que dans le même temps, un temps un tout petit peu décalé, les armées alliées, c'est-à-dire les Américains, les Britanniques, quelques autres armées de pays qui avaient un gouvernement à Londres, les Polonais, les Français ont débarqué en Normandie, le 6 juin 1944 et commencent l'assaut du continent européen. Ce débarquement a été précédé par un débarquement en Italie suivi par un débarquement en Provence. L'avancée des armées n'est pas si rapide. Elle se heurte aux armées allemandes, par exemple dans les Ardennes, avec la bataille de Bastogne restée célèbre.

Dans leur avancée vers l'Allemagne, les Américains découvrent le premier camp de concentration du système concentrationnaire, celui du Struthof en Alsace. Il est vide. Les internés du Struthof ont été transférés dans des camps plus à l'intérieur de l'Allemagne nazie.

Au cours de leur marche, Les Américains entrent dans un petit camp, un Kommando, qui dépend de Buchenwald. Le premier camp découvert par les alliés Occidentaux, en l'occurrence les Américains, est celui d'Ohrdruf (5 avril), suivi par celui de Buchenwald (12 avril) les Américains. Les Britanniques découvrent Bergen-Belsen (15 avril). Puis, jusqu'à la capitulation allemande, les autres camps, le dernier étant le camp-ghetto de Terezin.

Il faut toujours garder en mémoire que si Amiens et à Paris, le gros du pays, hormis les poches de l'Atlantique, est libéré et a repris une vie, à peu près normale à partir de août, septembre 1944, il faut encore neuf mois - des mois terribles- pour que l'Allemagne capitule sans conditions et pour que c'en soit fini de ce qu'on a appelé la Shoah, c'est la destruction des juifs d'Europe et de l'internement dans les camps nazis.

Donc ça, c'est le premier thème du concours.

Le deuxième thème du concours, c'est juger.

On a à l'esprit le grand procès, le premier procès international, le procès fondateur du droit international, qui se tient en Allemagne, dans la ville de Nuremberg.

Ça fait un peu oublier que Nuremberg n'est pas le seul procès. Nuremberg est important parce que c'est le début du droit international. Mais il y a eu avant et après de nombreux procès. Le premier procès, en Union soviétique dans une ville à Kharkov dont on parle beaucoup aujourd'hui malheureusement.

J'ai évoqué Bergen-Belsen, il y a un procès aussi des gardiens et des gardiennes puisqu'on a pendu trois femmes par les Britanniques à Hambourg. Il est intéressant parce que se retrouve une partie du personnel nazi d'Auschwitz. Et puis des tas d'autres procès partout. En France, par exemple il y a, ils sont quand même assez célèbres, les procès de Pétain, Laval...

Donc un certain nombre de procès liés aux événements de la Seconde Guerre mondiale, soit liés à la criminalité nazie, soit liés à la collaboration avec les nazis dans un certain nombre de pays.

Donc, vous voyez qu'on a beaucoup, beaucoup jugé.

Il y a aussi une particularité du régime nazi, c'est que on a jugé à partir de 1943 à Kharkov, et que l'on a continué de juger. Vous avez peut-être regardé à la télévision les trois excellents documentaires sur les procès du nazi Klaus Barbie, 1987 à Lyon, le procès du milicien Touvier, 1994, à Versailles et celui du haut fonctionnaire Maurice Papon à Bordeaux 1998. Il y a eu de très nombreux procès en Allemagne, jusqu'à ces dernières années une gardienne à Ravenbrück et un comptable du camp d'Auschwitz.

L'ère des procès est terminé. Si on insiste beaucoup sur le fait que il n'y a plus de survivants pour témoigner dans les classes (vous n'avez pas bénéficié, comme vos aînés de la présence d'un ancien résistant ou d'un survivant de la déportation) , en même temps, il n'y a plus non plus de nazis. Cela veut dire tout simplement que le temps a fait son œuvre, que le temps passe et que, 80 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, les contemporains de cette guerre disparaissent peu à peu.

Et puis le troisième thème, c'est témoigner.

Témoigner, c'est un sujet passionnant. Tous ces sujets sont passionnants. Ils ont occupé une grande partie de ma vie professionnelle.

Témoigner, c'est un mot qui veut dire beaucoup de choses. On a tendance à utiliser le terme de témoin parfois pour des acteurs. Quand vous dites un résistant, quand un résistant témoigne, il n'est pas témoin, il n'a pas assisté à la guerre, il en a été acteur. Quand un ancien des camps nazis, un des camps que j'ai cités Ravensbrück pour les femmes, Buchenwald pour les hommes, témoigne, il n'a pas assisté, il n'a pas vu, il a été aussi parfois résistant, c'est le cas d'un nombre relativement important d'internés dans les déportés dans les camps nazis. Mais il a subi, il a été victime.

Et puis il y a le témoin, celui qui regarde. Par exemple ceux qui habitaient à proximité des camps. Les habitants de Compiègne ont vu passer allant à pied à la gare pratiquement tous les déportés qui allaient dans les camps de concentration nazis après avoir été internés au camp de Royallieu, sauf les Juifs qui passaient par Drancy. Donc ce sont des témoins, ni acteurs, ni victimes.

On a toujours témoigné.

Je vais prendre des exemples que vous connaissez. Anne Frank. En général, toutes les filles ont lu le journal d'Anne Frank, les garçons pas toujours. Anne Frank quand elle tient son journal témoigne. Elle est loin d'être la seule. Il y a des centaines et des centaines de témoignages écrits pendant les événements eux-mêmes. Il y avait même eu dans certains lieux- je pense par exemple à Varsovie, dans le ghetto de Varsovie , une équipe vouée à l'histoire d'un monde dont elle savait qu'il disparaîtrait et qui a recueilli des témoignages. Et puis, ensuite, il y a eu la grande vague des témoignages après la guerre sous forme de livres.

J'ai soutenue en décembre 1991 : *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli. 1943-1948*

Mon souci était de savoir comment pendant la guerre et dans l'immédiate après-guerre, on avait pris conscience de ce que c'était l'univers concentrationnaire et l'assassinat des Juifs.

Pendant que je travaillais à ma thèse, j'entends à la radio Simone Veil. Elle a été arrêtée à Nice au début de l'année 1944 et déportée à Auschwitz, d'Auschwitz à Bergen-Belsen. Elle est revenue, elle a fait des études, elle est devenue magistrate et puis ministre de la santé.

sous la présidence Giscard d'Estaing. Giscard d'Estaing lui a confié la charge de défendre la loi qui dépénalisait l'avortement. Donc c'est Simone Veil qui a porté magnifiquement les débats qui ont été rudes sur la dépénalisation de l'avortement. Elle a été la première présidente du premier parlement européen élu. C'est donc une personnalité importante.

Et, à partir du moment où elle est devenue connue, célèbre, on l'a interrogé sur sa déportation.

Et elle a dit un jour à la radio - et c'est une phrase qui a complètement changé ma vision des choses : « Quand on est rentré, on voulait parler, mais on ne voulait pas nous entendre. »

Avant que Simone Veil ait dit cela, la vulgate qu'on trouvait si vous regardez les concours de la résistance était : on a pas pris conscience de ce qu'était la Shoah, parce que c'était tellement dur qu'ils ne voulaient pas parler.

Or, elle, elle renverse et dit: on voulait parler, mais on ne voulait pas nous écouter. Et à partir de là, j'ai étudié, c'est un tiers de ma thèse – et une thèse c'est gros- j'ai étudié tous les récits des survivants des camps qu'ils aient été déportés dans l'univers concentrationnaire ou déportés juifs pour être assassinés, et ils sont très nombreux . Si on fait la comparaison avec la guerre de 1914-1918 où les effectifs des déportés sont bien moindres que le nombre de soldats engagés dans la guerre de 1914-1918 le nombre de témoignages écrits sous forme de livres et publiés entre 1944 pour les témoignages sur Compiègne, sur les camps d'internement en France et 1947 est énorme. Personne ne les lit ou très peu.

Fait exception *L'univers concentrationnaire* de David Rousset.

C'est David Rousset qui crée l'adjectif concentrationnaire, c'est lui qui parle de camp concentrationnaire et cet ouvrage écrit immédiatement après la guerre reçoit le prix Renaudot, pour ce qui est en fait un ouvrage d'analyse politique. David Rousset était trotskiste, un militant politique. C'est un livre qui mérite d'être lu et médité.

Ces témoignages sont très peu lus. Quand j'ai travaillé sur ces témoignages j'ai été les lire à la bibliothèque. Beaucoup étaient dans un grand centre que certains d'entre vous connaissent peut-être qui s'appellait la BDIC, la bibliothèque de documentation contemporaine, aujourd'hui la Contemporaine et qui est sur le campus de Nanterre.

Et je sortais donc les livres. Les livres n'avaient pas été coupés. Je venais avec un coupe-papier et j'étais la première à lire ces témoignages. C'est très agréable d'être la première.

Donc très peu d'entre eux ont été lus. On raconte l'histoire de Primo Levi.

Primo Levi, *Si c'est un homme*, c'est un des grands, grands, grands livres que vous pouvez vraiment lire, qui a d'ailleurs été au programme du bac français il y a quelques années.

Primo Lévi, italien, il rentre, il écrit son témoignage. Il a beaucoup de mal à trouver un éditeur. Il trouve une petite maison d'édition, après avoir été refusé par les très grands- Einaudi, l'équivalent de Gallimard chez nous- et il en vend quelques centaines, et puis il y a une inondation, les livres sont détruits. C'est à la fin des années 1950 que l'intérêt va revenir et que l'on va rééditer Primo Levi.

Ces témoignages sont importants et souvent passionnants parce que ils montrent, pour reprendre le terme de David Rousset, ce qu'était un univers concentrationnaire et ils montrent ce qu'a été la destruction des juifs, surtout pour les juifs les témoignages qui ont été publiés sur les ghettos, sur la Pologne, puis sur ceux qui ont survécu, une très petite minorité, à Auschwitz.

Et c'est là que le témoignage rejoint la justice et des témoignages en justice.

J'ai parlé du grand procès de Nuremberg. Quatre puissances, quatre procureurs, quatre juges, la France, le Royaume-Uni, l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, les États-Unis, qui sont vraiment le maître d'œuvre du procès

On n'appelle pas tellement de témoins à la barre.

Les témoins qu'on appelle à la barre, ce sont des témoins qui sont là pour raconter ce qui s'est passé. Ce sont des témoins qui font office de document, à l'exception, et encore, des témoins de l'accusation française.

L'accusation française a une caractéristique qui est la seule des quatre accusations, c'est de faire venir des survivants de la déportation à la barre des témoins, survivants des divers camps. Je pense à un Espagnol, déporté de France à Mauthausen- qui s'appelait Francesco Boix, - qui était photographe et qui va présenter à Nuremberg les photos clandestines prises à Mauthausen.

Et pour Auschwitz on choisit une femme Marie-Claude Vaillant-Couturier.

Marie-Claude Vaillant-Couturier. C'était un nom que tout le monde connaît à l'époque. parce que elle portait le nom de son mari Paul Vaillant-Couturier, un des fondateurs du Parti communiste français, qui était très puissant, surtout dans le Nord-Pas-de-Calais.

Paul Vaillant-Couturier meurt relativement jeune d'une crise cardiaque en 1937.

Marie-Claude Vaillant-Couturier, même si elle est remariée, va toujours garder ce nom.

C'est une militante communiste, une résistante. Elle est arrêtée et elle va faire partie d'un convoi très particulier, très spécial, un convoi de femmes, un petit convoi en nombre : 230 femmes.

La moitié sont résistantes. Beaucoup d'entre elles sont veuves depuis très peu parce que leur maris, grands noms de la Résistance, ont été fusillés au mont Valérien. Je pense par exemple à Maï Politzer dont le mari, le philosophe Georges Politzer, a été résistant. Et je pense à Charlotte Delbo qui fait partie de mon panthéon littéraire, aux côtés de Primo Levi. Elle est la grande écrivaine d'Auschwitz.

Ces 230 femmes pour des raisons jamais comprises ont été déportées à Auschwitz, alors qu'en principe, n'étaient déportés que des juifs par un circuit qui était généralement Drancy-Auschwitz.

Donc 230 femmes déportés le 24 janvier 1943. On connaît très très bien ce convoi, parce que Charlotte Delbo a écrit un livre qui s'appelle « le convoi du 24 janvier 1943 » dans lequel elle a

écrit des notices sur chacune de ces femmes.

Parmi ces femmes, il y avait Marie-Claude Vaillant-Couturier qui parlait allemand.

C'est important parce qu'elle a été interprète pour ses camarades. Il y avait Danielle Casanova. Vous devez connaître son nom tellement il y a de rues « Danielle Casanova » qui rivalise avec Gabriel Péri pour les noms de morts de la guerre. Danielle Casanova était dentiste, corse et dentiste. Elle meurt du typhus très vite.

C'est donc Marie-Claude Vaillant-Couturier qui est appelée à la barre à Nuremberg pour expliquer ce qu'est Auschwitz car on n'appelle aucun survivant juif au procès de Nuremberg.

Le témoignage de Marie-Claude Vaillant-Couturier est exceptionnel, et vous le trouvez très facilement sur youtube. Il figure dans tous les films qui portent sur Nuremberg.

Mais le grand procès qui va faire entrer vraiment le témoignage dans l'histoire et la mémoire, c'est le procès qui se tient en 1961, celui d'Adolf Eichmann.

Adolf Eichmann, un grand criminel comme ceux de Nuremberg, Goering, Ribbentrop et d'autres.. Mais il était à la tête du service de la Gestapo en charge d'organiser la déportation des juifs.

Ce n'était pas l'inspirateur, l'inspirateur c'étaient Hitler et Himmler, mais c'était l'organisateur.

Et à la fin de la guerre, il arrive à se soustraire, il se cache en Allemagne. En 1950

il arrive par une filière liée au Vatican que l'on appelle « la route des rats », à partir en Argentine.

Et en 1952 sa femme sous son vrai nom, Vera Eichmann, et ses trois garçons aussi sous leurs vrais noms le rejoignent en Argentine. Ils sont à Buenos-Aires. Il est repéré d'abord par un procureur allemand qui s'appelle Fritz Bauer qui va supplier les Israéliens qui ne se sont jamais intéressés à la traque des nazis de l'enlever. Le Mossad, les services secrets israéliens, enlève Eichmann à Buenos-Aires, réussit à le conduire à Jérusalem, et il y a son procès.

Ben Gourion, le premier ministre israélien de l'époque, dit : ce sera le Nuremberg du peuple juif.

Et le procureur du procès Eichmann, Gideon Hausner pense qu'à Nuremberg on s'est beaucoup ennuyé. - A Nuremberg, c'était des documents et des documents, et des documents. En plus il y avait quatre langues, il y avait donc une traduction simultanée, il fallait que les gens parlent lentement, ce qui a été très difficile pour le procureur adjoint français Edgar Faure qui parlait très, très vite. Donc c'est un procès très ennuyeux et le procureur dit : il faut que ce procès touche le cœur des gens et on va le faire en appelant à la barre autant de témoins que le procès peut en contenir.

L'essence du procès Eichmann, c'est la litanie des témoignages, plus de cent témoins qui vont raconter ce qui s'est passé pour les juifs entre l'arrivée de Hitler au pouvoir, 1933, et la capitulation de l'Allemagne nazie. Et ces témoignages qui relayés par la radio, intégralement filmés en vidéo pour l'étranger - Il y a pas de télévision en Israël à l'époque - vont avoir un écho énorme et c'est à partir de ce moment-là que le témoin devient celui qui dit l'histoire, le porteur d'histoire et de mémoire.

Il y a une mutation et les témoignages vont être de plus en plus nombreux jusqu'au deuxième moment important pour la construction de la mémoire, qui est la diffusion par les télévisions du monde occidental du feuilleton - on dirait aujourd'hui une mini-série de quatre épisodes- *Holocauste* dont l'impact est considérable. C'est une prise de conscience dans le monde occidental, de ce qu'avait été la destruction des juifs d'Europe, qu'on appelle dans le monde anglo-saxon l'Holocauste et en France, très tôt Shoah.

Je me rappelle le premier colloque auquel j'ai assisté- j'étais prof à l'époque- organisée par l'association des professeurs d'histoire-géographie l'époque très puissante. Il s'appelait « Enseigner la Shoah » Pourquoi avait-on dit, la Shoah et non génocide? Parce qu'à l'époque Brigitte Bardot faisait une grande campagne- je ne plaisante pas, je suis très sérieuse, pour dénoncer le génocide des bébés phoques, une campagne internationale. On constate encore aujourd'hui que le terme de génocide peut être utilisé sans forcément correspondre à une qualification juridique. L'association des professeurs d'histoire-géographie a choisi dès 1978 le terme de Shoah. On dit parfois que c'est le film de Claude Lanzmann qui est le premier à l'utiliser. Mais nous sommes sept ou huit ans avant la diffusion du film de Claude Lanzmann. le film de Claude Lanzmann a acclimaté le terme. C'est

après la diffusion d'Holocauste qu'ont commencé les grandes campagnes d'enregistrement systématique de témoignages.

Vos camarades ont bénéficié de la présence de personnes certaines remarquables, certaines devenues mes amis. Je pense à Ida Grinspan, à Henri Borlant est décédé au mois de décembre, donc il y a quelques mois, et à beaucoup d'autres.

Il y a eu une demande de témoignages. Simone Veil disait : on aurait voulu parler, on ne voulait pas nous entendre. Ces dernières années, ça a été le contraire. On est allé solliciter les survivants.

Il y a une de mes amies, ancienne d'Auschwitz devenue psychanalyste Anne-Lise Stern a écrit un texte intitulé « Sois déportée et témoigne ! » où elle s'insurge contre l'impératif qu'on lui assigne de témoigner.

Qu'est-ce qui s'est passé ces derniers années?

Mes éditeurs se sont rendu compte que ces témoignages, ça se vendait.

Ceux de 1946, 1947 ne se vendent plus. Ils ont fait la chasse aux derniers déportés vivants qui pouvaient aller à la télé. Ils ont mis à leur disposition ce qu'on appelle en anglais un ghostwriter qu'on appelle maintenant en français une plume- qui ont écrit un témoignage.

Ce sont les témoignages de personnes âgées, très âgées, au-delà de quatre vingt dix ans, qui se souviennent de ce dont elles se souviennent et surtout qui disent ce qu'on a envie qu'elle disent, ce qui donne un sentiment de témoignages stéréotypés. On veut leur faire dire ce qu'elles ont ressenti, ce qu'elles ont ressenti. Toute après analyse un peu historique ou un peu politique de ce qu'a été cet univers ou de ce qu'a été la Shoah est effacé.

Et le livre se vend. Alors après le livre se décline : le témoignage, le documentaire, une bande dessinée, deux bandes dessinées et malheureusement, c'est ça qui rentre parfois dans les manuels alors qu'il suffit de se baisser pour ramasser à foison des témoignages formidables, Germaine Tillon sur Ravensbrück, David Rousset un peu sur Buchenwald et Neuengamme, Charlotte Delbo sur Auschwitz.

On pourrait citer des dizaines et des dizaines, dont la valeur littéraire et documentaire est à cent coudées de ces témoignages.

Voilà on a fait le tour du concours.

Annette Wiewiorka au lycée Edouard Gand (Amiens) le 1^{er} octobre 2025